

Bien plus, on ne les cachait pas seulement aux infidèles mais encore aux catéchumènes, qui se préparaient à entrer dans la société chrétienne par la porte du baptême. On les laissait assister aux cérémonies préliminaires de la messe, jusqu'à l'évangile. Lorsque le prédicateur voulait entretenir l'assistance de quelques-uns de ces mystères, on renvoyait les catéchumènes ; quand le sujet y était étranger, on ne les congédiait qu'à la fin de la prédication. Si l'on se gardait de parler aux profanes de ces augustes mystères, on se gardait encore bien davantage d'en rien écrire qui pût en donner une connaissance quelque peu intime. Dans les prédications et dans les livres qui pouvaient être connus des païens, on ne parlait de ces mystères qu'en termes obscurs et énigmatiques.

Le point le plus important de la foi chrétienne était sans contredit le grand mystère de la Rédemption, consommé au Calvaire et continué sur nos autels. C'était aussi le point le plus environné de précautions par l'Eglise.

La croix du Golgotha et l'autel de l'Eucharistie étaient, à cette époque, les deux principales pierres d'achoppement de l'Evangile. Scandale aux yeux des Juifs, folie aux yeux des païens, ces mystères adorables de la mort sanglante et de la mort mystique de l'Homme-Dieu ne pouvaient manquer d'être un objet de contradiction universelle dont il fallait, autant que possible, conjurer l'explosion. C'est pourquoi, dans le langage des catacombes, ces deux mystères, qui ne sont que la continuation l'un de l'autre, avaient chacun leur désignation symbolique. De cette façon le but était atteint. Là, où les profanes ne trouvaient rien qui pût offenser leurs idées grossières, les fidèles puisaient des leçons pour le développement des idées surnaturelles, auxquelles les avait initiés la grâce précieuse du baptême. C'est pour ces raisons de haute sagesse que l'on appelait du nom de *fraction du pain* le sacrifice et la communion eucharistiques.

Quant au sacrifice du Calvaire, il était révélé et rappelé aux fidèles sous différents emblèmes. L'image du divin Crucifié n'avait pas droit de cité dans la Cité des martyrs. Jusqu'au sein des plus profondes catacombes, il fallait n'en arborer

le signe qu'en le voilant de figures symboliques (1).

Et en effet, à l'époque de la primitive Eglise, la croix n'était pas ce qu'elle est devenue depuis, à la suite de l'immense transformation sociale opérée par les principes chrétiens. Elle n'était encore qu'un signe de supplice, et non un signe de mort, et non un signe de vie. Elle n'apparaissait alors qu'empourprée du sang du Crucifié, des apôtres et des martyrs qui mouraient généreusement pour son triomphe ; elle n'avait pas encore pris possession de toutes les hauteurs de ce monde terrestre. Elle était reléguée parmi les instruments de torture et d'innominie indignes d'un citoyen romain allant à la mort, et elle ne brillait point encore du plus vif éclat au-dessus des trônes, sur les couronnes des rois, sur la poitrine des braves, et jusque sur la façade des édifices.

Il lui faut trois siècles d'opprobre et de mystère ; après quoi, l'heure de son triomphe sonnera. L'étendard de la croix se développera miraculeusement dans les airs avec cette devise pleine d'espérance ; *Par ce signe vous vaincrez* (2). Constantin l'arborera sur tous les champs de bataille comme un emblème, non plus de honte et d'infamie, mais de triomphe et de gloire. Jusqu'à ce que ce moment soit arrivé, il faut que cet étendard sacré cache ses plis dans l'ombre des catacombes et des symboles.

Pour ce qui est du Christ attaché à la croix, et qui, avec elle, compose la pieuse image du Crucifix, on admet généralement qu'il n'existait pas avant Constantin. Le sacrifice de la croix était alors représenté par le sacrifice d'Abraham, dans les fresques des catacombes.

Il n'est même pas jusqu'aux principaux faits de la vie du Christ et à son propre nom qui ne revêtirent, pour se rappeler à la mémoire des fidèles, le voile des allégories : Jonas sortant du ventre de la baleine après trois jours figurait sa résurrection ; et le poisson, à cause de son nom grec, offrait par chacune de ses

(1) On représentait le crucifix le plus communément sous la forme de la croix de Saint-André, dans laquelle on insérait la lettre P.

(2) Inscription de la croix mystérieuse appa-
rue à Constantin et à son armée, lors de son combat contre Maxence dans les Gaules.